

Revue d'histoire de l'Amérique française

Arthur Buies. *Correspondance (1855-1901)*. Édition critique établie par Francis PARMENTIER. Montréal, Guérin, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1993. 347 p.

Yvan Lamonde

Volume 47, numéro 1, été 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/305189ar

DOI : [10.7202/305189ar](https://doi.org/10.7202/305189ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN 0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamonde, Y. (1993). *Arthur Buies. Correspondance (1855-1901)*. Édition critique établie par Francis PARMENTIER. Montréal, Guérin, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1993. 347 p.. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(1), 103–105. doi:10.7202/305189ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Arthur Buies. Correspondance (1855-1901). Édition critique établie par Francis PARMENTIER. Montréal, Guérin, coll. «Bibliothèque du nouveau monde», 1993. 347 p.

Cette correspondance intéressera les spécialistes de plusieurs domaines de l'histoire: il y est question de la famille, de la colonisation, de l'anticléricalisme et du curé Labelle, du libéralisme, de la langue. Buies est aussi un essayiste, un épistolier, un auteur en quête d'éditeur, un rédacteur de *la Lanterne* qui correspond avec le jeune Albert Laberge. Ce sont plusieurs aspects qui attireront l'attention de nos collègues littéraires chez lesquels la correspondance, la biographie et l'histoire littéraire constituent autant de

genres susceptibles de les rapprocher des historiens du culturel. Il y a là, d'ailleurs, une jonction en train de s'opérer, qui commanderait sinon un colloque du moins un bon débat. Littéraires et historiens auraient encore à discuter des problèmes de méthode et de pertinence d'édition de correspondances auxquelles les premiers accordent une importance éditoriale plus grande que les seconds, qui misent d'abord sur la valeur documentaire de l'archive.

Francis Parmentier, qui a déjà préparé l'édition critique de deux volumes des *Chroniques* de Buies dans la collection «Bibliothèque du nouveau monde» (*RHAF*, 40,4 (printemps 1987): 598-600, et 46,3 (hiver 1993): 508-510), présente et annoté ici 260 lettres, la plupart inédites, couvrant un demi-siècle de la vie de Buies. F. Parmentier entend par correspondance autant les lettres expédiées et reçues que les lettres relatives à Buies et des «correspondances» aux journaux. Dans une introduction plus substantielle, le lecteur aurait pu comprendre comment on a distingué les textes épistolaires et non épistolaires de Buies qui, comme d'autres textes de la presse du XIX^e siècle, sont souvent publiés sous le titre de «Correspondance». M. Parmentier a peut-être voulu compenser un corpus de lettres limité par de malheureux incendies, mais on se demande s'il eût conservé ses critères d'inclusion et d'exclusion dans le cas où il eût disposé d'un corpus semblable à ceux de Casgrain ou de Dessaulles.

Qu'apprend-on de Buies qu'on ne connaissait déjà? Certes, quelques chroniques et, surtout, le récit de voyage en Californie en 1874, «Deux mille deux cents lieues en chemin de fer», avaient révélé la personnalité nouée de l'enfant devenu orphelin à deux ans. Mais ces lettres mettent en lumière ce «tissu d'infortunes» que sera la vie de ce voyageur, qui cherche à «prendre la destinée au collet». Les lettres abondent, qui redisent la révolte contre ce père dont rougit le fils, contre ce père qui eût pu, en l'absence de la mère, donner quelque «affection véritable», qui manquera toujours à Buies. Ces documents de l'intime, parfois, dévoilent la pression et la censure de la famille élargie sur le jeune homme révolté qui clame: «je ne veux pas livrer mes ailes au ciseau ébréché que tiennent de vieilles mains impuissantes.» L'anticléricalisme pourrait-il naître de ce refus du père et de la famille?

La décision et la détermination du jeune Buies à quitter Dublin, où l'avait placé son père, pour le lycée Saint-Louis à Paris, indiquent le caractère du personnage, qui s'y débrouille à la mesure de ses ambitions. Par une note de F. Parmentier, on en sait dorénavant plus long sur l'histoire réelle de son engagement avec les «chemises rouges» de Garibaldi. Les lettres remplies de désillusion, écrites lors du second séjour de Buies à Paris, en 1867, rappellent la récurrence de cette expérience de «toucher le fond» qu'il vivra, à nouveau, sept ans plus tard en Californie.

Cet homme a aussi l'habitude de briser violemment avec ceux qui l'estiment et qu'il estime: son père, ses tantes; il rompt aussi avec des croyances, et son retour à la pratique religieuse, vers 1879, témoigne de son évolution et de ses capacités de retournement. L'aveu du libéral garibaldien parlant de grâce, de confessionnal, de «vie d'honneurs», de résignation est peu courant,

même si l'on connaît les nombreux cas de conscience (Gonzalve Doutre, Charles Laberge) vécus par les libéraux excommuniés. L'échange de lettres, en 1887, entre Buies et le cardinal Taschereau en dit long sur les tentations de rétractation de ces libéraux ostracisés, à Montréal ou à Trois-Rivières. À ce titre, le curé Labelle, engagé dans les biens de ce monde, dans le Nord et dans le chemin de fer qui mène peut-être même au ciel, se montre tolérant, sur le mode de l'humour, évoquant l'intempérance de «son vicaire» ou le passé garibaldien de son secrétaire propagandiste.

Voilà donc une vie à lier. L'intérêt d'une biographie de Buies paraît directement proportionnel au défi d'expliquer les éléments mis à jour par cette correspondance: la signification du père, sa place dans l'évolution vers l'anticléricalisme, la relation entre le retour à la pratique religieuse et l'évolution de son libéralisme. Buies fut-il le franc-tireur de *la Lanterne*, un libéral sans attache partisane, un homme de la transition, celle qui mène du déclin du *Pays* et de l'Institut canadien à Godfroy Langlois et à Albert Laberge? Quel éclairage son libéralisme jette-t-il sur ce processus complexe?

Ces réponses, que Francis Parmentier peut mieux que quiconque apporter, ont été différées dans cette édition de la correspondance de Buies. On le comprend, tout en regrettant une introduction courte, l'absence de certaines notes critiques (qui est «J»? , p. 175, qui est Adolphe?, p. 264) et un index des noms propres déficient (vérifier, à titre d'exemple, les pages 107 et 108).